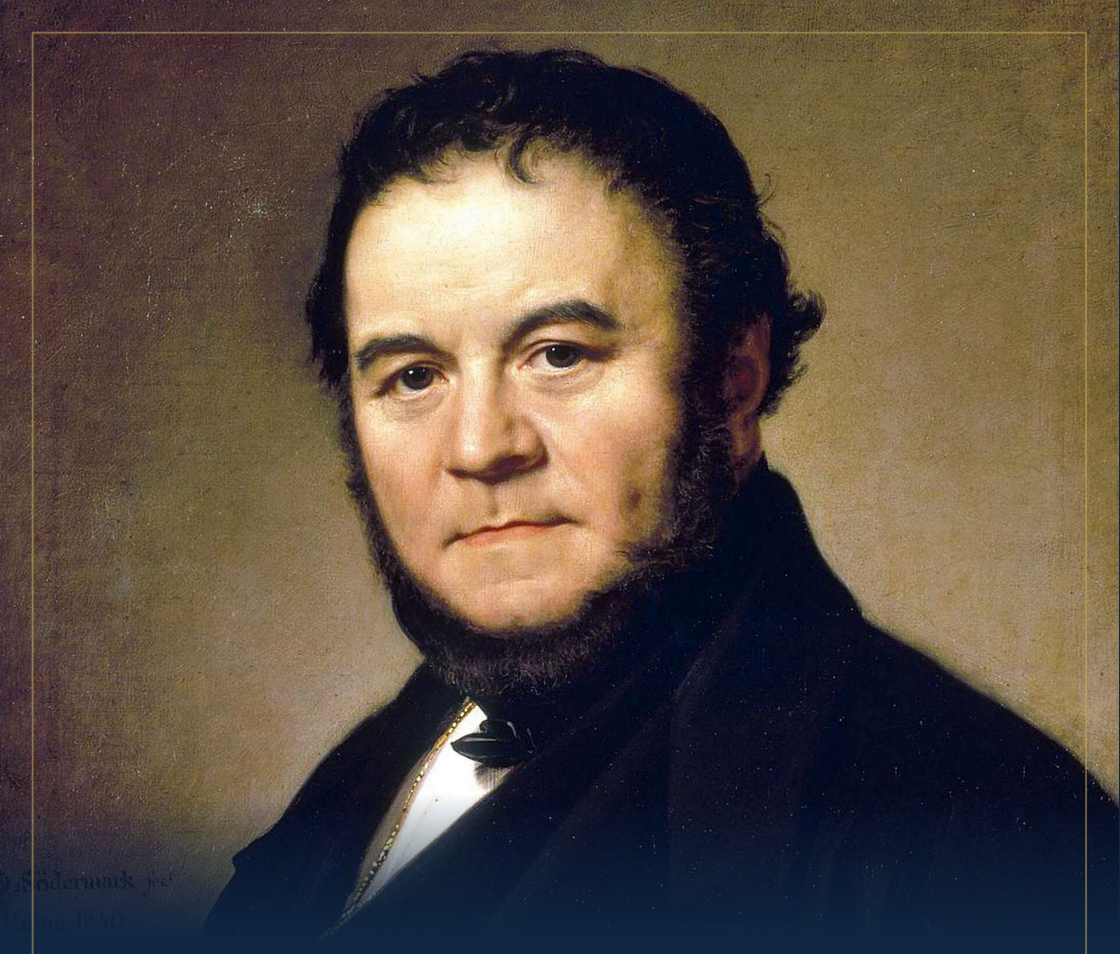




STENDHAL

Le Rouge et le Noir



JVA Editora

STENDHAL

Le Rouge et le Noir

Première publication: 1830

Édition du domaine public

JVA Editora

Le Rouge et le Noir

Chronique du XIX^e siècle

by Stendhal (Marie-Henri Beyle)

Volume premier

- Chapitre premier.—Une petite ville
- Chapitre II.—Un maire
- Chapitre III.—Le Bien des pauvres
- Chapitre IV.—Un père et un fils
- Chapitre V.—Une négociation
- Chapitre VI.—L'Ennui
- Chapitre VII.—Les Affinités électives
- Chapitre VIII.—Petits événements
- Chapitre IX.—Une soirée à la campagne
- Chapitre X.—Un grand cœur et une petite fortune
- Chapitre XI.—Une soirée
- Chapitre XII.—Un voyage
- Chapitre XIII.—Les Bas à jour
- Chapitre XIV.—Les Ciseaux anglais
- Chapitre XV.—Le Chant du coq
- Chapitre XVI.—Le Lendemain

Chapitre XVII.—Le Premier Adjoint
Chapitre XVIII.—Un roi à Verrières
Chapitre XIX.—Penser fait souffrir
Chapitre XX.—Les Lettres anonymes
Chapitre XXI.—Dialogue avec un maître
Chapitre XXII.—Façons d'agir en
Chapitre XXIII.—Chagrins d'un fonctionnaire
Chapitre XXIV.—Une capitale
Chapitre XXV.—Le Séminaire
Chapitre XXVI.—Le Monde ou ce qui manque au riche
Chapitre XXVII.—Première Expérience de la vie
Chapitre XXVIII.—Une procession
Chapitre XXIX.—Le Premier Avancement
Chapitre XXX.—Un ambitieux

Volume second

Chapitre premier.—Les Plaisirs de la campagne
Chapitre II.—Entrée dans le monde
Chapitre III.—Les Premiers pas
Chapitre IV.—L'Hôtel de La Mole
Chapitre V.—La Sensibilité et une grande Dame dévote
Chapitre VI.—Manière de prononcer
Chapitre VII.—Une attaque de goutte
Chapitre VIII.—Quelle est la décoration qui distingue?
Chapitre IX.—Le Bal
Chapitre X.—La Reine Marguerite
Chapitre XI.—L'Empire d'une jeune fille!

Chapitre XII.—Serait-ce un Danton?
Chapitre XIII.—Un complot
Chapitre XIV.—Pensées d'une jeune fille
Chapitre XV.—Est-ce un complot?
Chapitre XVI.—Une heure du matin
Chapitre XVII.—Une vieille épée
Chapitre XVIII.—Moments cruels
Chapitre XIX.—L'Opéra Bouffe
Chapitre XX.—Le Vase du Japon
Chapitre XXI.—La Note secrète
Chapitre XXII.—La Discussion
Chapitre XXIII.—Le Clergé, les Bois, la Liberté
Chapitre XXIV.—Strasbourg
Chapitre XXV.—Le Ministère de la vertu
Chapitre XXVI.—L'Amour moral
Chapitre XXVII.—Les plus belles Places de l'Église
Chapitre XXVIII.—Manon Lescaut
Chapitre XXIX.—L'Ennui
Chapitre XXX.—Une loge aux Bouffes
Chapitre XXXI.—Lui faire peur
Chapitre XXXII.—Le Tigre
Chapitre XXXIII.—L'Enfer de la faiblesse
Chapitre XXXIV.—Un homme d'esprit
Chapitre XXXV.—Un orage
Chapitre XXXVI.—Détails tristes
Chapitre XXXVII.—Un donjon
Chapitre XXXVIII.—Un homme puissant
Chapitre XXXIX.—L'Intrigue

Chapitre XL.—La Tranquillité

Chapitre XLI.—Le Jugement

Chapitre XLII.

Chapitre XLIII.

Chapitre XLIV.

Chapitre XLV.

VOLUME PREMIER

La vérité, l'âpre vérité

Danton

CHAPITRE PREMIER

UNE PETITE VILLE

Put thousands together

Less bad, But the cage less gay.

HOBBS

La petite ville de Verrières peut passer pour l'une des plus jolies de la Franche-Comté. Ses maisons blanches avec leurs toits pointus de tuiles rouges s'étendent sur la pente d'une colline, dont des touffes de vigoureux châtaigniers marquent les moindres sinuosités. Le Doubs coule à quelques centaines de pieds au-dessous de ses fortifications bâties jadis par les Espagnols, et maintenant ruinées.

Verrières est abritée du côté du nord par une haute montagne, c'est une des branches du Jura. Les cimes brisées du Verra se couvrent de neige dès les premiers froids d'octobre. Un torrent, qui se précipite de la montagne, traverse Verrières avant de se jeter dans le Doubs et donne le mouvement à un grand nombre de scies à bois; c'est une industrie fort simple et qui procure un certain bien-être à la majeure partie des habitants plus paysans que bourgeois. Ce ne sont pas cependant les scies à bois qui ont enrichi cette petite ville. C'est à la fabrique des toiles peintes, dites de Mulhouse,

que l'on doit l'aisance générale qui, depuis la chute de Napoléon a fait rebâtir les façades de presque toutes les maisons de Verrières.

A peine entre-t-on dans la ville que l'on est étourdi par le fracas d'une machine bruyante et terrible en apparence. Vingt marteaux pesants, et retombant avec un bruit qui fait trembler le pavé, sont élevés par une roue que l'eau du torrent fait mouvoir. Chacun de ces marteaux fabrique, chaque jour, je ne sais combien de milliers de clous. Ce sont de jeunes filles fraîches et jolies qui présentent aux coups de ces marteaux énormes les petits morceaux de fer qui sont rapidement transformés en clous. Ce travail, si rude en apparence, est un de ceux qui étonnent le plus le voyageur qui pénètre pour la première fois dans les montagnes qui séparent la France de l'Helvétie. Si, en entrant à Verrières, le voyageur demande à qui appartient cette belle fabrique de clous qui assourdit les gens qui montent la grande rue, on lui répond avec un accent traînard: *Eh! elle est à M. le maire.*

Pour peu que le voyageur s'arrête quelques instants dans cette grande rue de Verrières, qui va en montant depuis la rive du Doubs jusque vers le sommet de la colline, il y a cent à parier contre un qu'il verra paraître un grand homme à l'air affairé et important.

A son aspect tous les drapeaux se lèvent rapidement. Ses cheveux sont grisonnants, et il est vêtu de gris. Il est chevalier de plusieurs ordres, il a un grand front, un nez aquilin, et au total sa figure ne manque pas d'une certaine régularité: on trouve même, au premier aspect qu'elle réunit à la dignité du maire de village cette sorte d'agrément qui peut encore se rencontrer avec quarante-huit ou cinquante ans. Mais bientôt le voyageur parisien est choqué d'un certain air de contentement de soi et de suffisance mêlé à je ne sais quoi de borné et de peu inventif. On sent enfin que le talent de cet

homme-là se borne à se faire payer bien exactement ce qu'on lui doit, et à payer lui-même le plus tard possible quand il doit.

Tel est le maire de Verrières, M. de Rênal. Après avoir traversé la rue d'un pas grave, il entre à la mairie et disparaît aux yeux du voyageur. Mais, cent pas plus haut, si celui-ci continue sa promenade, il aperçoit une maison d'assez belle apparence, et à travers une grille de fer attenante à la maison, des jardins magnifiques. Au-delà, c'est une ligne d'horizon formée par les collines de la Bourgogne; et qui semble faite à souhait pour le plaisir des yeux. Cette vue fait oublier au voyageur l'atmosphère empestée des petits intérêts d'argent dont il commence à être asphyxié.

On lui apprend que cette maison appartient à M. de Rênal. C'est aux bénéfices qu'il a faits sur sa grande fabrique de clous que le maire de Verrières doit cette belle habitation en pierre de taille qu'il achève en ce moment. Sa famille dit-on, est espagnole antique, et, à ce qu'on prétend, établie dans le pays bien avant la conquête de Louis X.

Depuis 1815 il rougit d'être industriel: 1815 l'a fait maire de Verrières. Les murs en terrasse qui soutiennent les diverses parties de ce magnifique jardin qui, d'étage en étage, descend jusqu'au Doubs, sont aussi la récompense de la science de M. de Rênal dans le commerce du ter.

Ne vous attendez point à trouver en France ces jardins pittoresques qui entourent les villes manufacturières de l'Allemagne, Leipzig, Francfort, Nuremberg, etc. En Franche-Comté, plus on bâtit de murs, plus on hérissé sa propriété de pierres rangées les unes au-dessus des autres, plus on acquiert de droits aux respects de ses voisins. Les jardins de M. de Rênal, remplis de murs, sont encore admirés parce qu'il a acheté au poids de l'or

certains petits morceaux de terrain qu'ils occupent. Par exemple, cette scie à bois, dont la position singulière sur la rive du Doubs vous a frappé en entrant à Verrières, et où vous avez remarqué le nom de SOREL, écrit en caractères gigantesques sur une planche qui domine le toit, elle occupait, il y a six ans, l'espace sur lequel on élève en ce moment le mur de la quatrième terrasse des jardins de M. de Rênal.

Malgré sa fierté, M. le maire a dû faire bien des démarches auprès du vieux Sorel, paysan dur et entêté; il a dû lui compter de beaux louis d'or pour obtenir qu'il transportât son usine ailleurs. Quant au ruisseau public qui faisait aller la scie, M. de Rênal, au moyen du crédit dont il jouit à Paris, a obtenu qu'il fût détourné. Cette grâce lui vint après les élections de 182...

Il a donné à Sorel quatre arpents pour un, à cinq cents pas plus bas sur les bords du Doubs. Et, quoique cette position fût beaucoup plus avantageuse pour son commerce de planches de sapin, le père Sorel, comme on l'appelle depuis qu'il est riche, a eu le secret d'obtenir de l'impatience et de la *manie de propriétaire*, qui animait son voisin, une somme de 6000 F.

Il est vrai que cet arrangement a été critiqué par les bonnes têtes de l'endroit. Une fois, c'était un jour de dimanche, il y a quatre ans de cela, M. de Rênal, revenant de l'église en costume de maire, vit de loin le vieux Sorel, entouré de ses trois fils, sourire en le regardant. Ce sourire a porté un jour fatal dans l'âme de M. le maire, il pense depuis lors qu'il eût pu obtenir l'échange à meilleur marché.

Pour arriver à la considération publique à Verrières, l'essentiel est de ne pas adopter, tout en bâtissant beaucoup de murs, quelque plan apporté d'Italie par ces maçons, qui, au printemps, traversent les gorges du Jura pour gagner Paris. Une telle innovation vaudrait à